Quêtes littéraires nº 11, 2021
https://doi.org/10.31743/ql.13317

Qingya Meng Université des Études étrangères du Guangdong, Canton

Le voyage en Chine de Sollers (1974) : Chine rêvée *versus* Chine théâtralisée ou le piège de l'utopie

Après la guerre de 1940-1945, l'Occident se divise entre deux blocs politiques : d'un côté l'U.R.S.S. représentante du communisme et de l'autre, les États-Unis, chef de file des États démocratiques. En France, dès la fin des années 1950, des rivalités opposent le Parti communiste français (PCF), affilié au communisme soviétique, et des groupuscules d'extrême-gauche. Les tensions vont s'amplifier. Les événements de mai 1968 confèrent un rôle déterminant aux intellectuels et universitaires qui participent à l'émergence d'un discours idéologique révolutionnaire. Dans ce sillage, des expressions politiques très diversifiées voient le jour, ayant pour point commun la volonté de fonder un nouvel idéal pour une autre société.

En France, le mouvement d'extrême-gauche maoïste est minoritaire, mais il bénéficie du soutien de quelques grandes figures intellectuelles comme Jean-Paul Sartre et le jeune écrivain Philippe Sollers. Ce dernier, cofondateur en 1963 de la revue littéraire d'avant-garde *Tel Quel*, s'oppose frontalement au PCF et regarde du côté de la *nouvelle* Chine communiste, dans laquelle il perçoit un avenir pour l'Occident. Dès 1966, date à laquelle débute la Révolution culturelle chinoise (1966-1976), de nombreux articles publiés par la revue *Tel Quel* apportent aux lecteurs français des éclairages sur la pensée de Mao et le communisme chinois. Des universitaires, des sinologues, des poètes, des spécialistes de la langue chinoise et des écrivains sont

■ Qingya Meng – docteur en Littérature française ; maître de conférences au département de langue et littérature françaises de l'Université des études étrangères du Guangdong. Adresse de correspondance : 2 Baiyun N Ave, Baiyun district, Canton, Guangdong, 510420, Chine ; e-mail : mengqingya@gmail.com
ORCID iD : https://orcid.org/0000-0002-7486-9038

invités à publier des textes en lien avec leur discipline, mais marqués par leur engagement pro-chinois.

Au printemps 1972, la parution d'un numéro double spécial « La Chine » rend compte de la manière dont les savoirs à propos de la Chine s'articulent entre tradition et modernité. Sollers est convaincu qu'il est devenu nécessaire de multiplier « les points de contact » (Sollers, 1969a, p. 13) avec l'Orient, et que les Occidentaux ignorent ou méconnaissent la civilisation chinoise.

La revue *Tel Quel* diffuse l'idée selon laquelle la Révolution culturelle ne détruit pas systématiquement les traditions mais cible uniquement « l'impérialisme et en conséquence son idéologie et sa culture qui est l'ennemi de la classe directe et globale » (Balestrini et Sanguineti, 1972, p. 161). D'après Sollers, la Chine « lance un message à l'Occident pour la première fois » (Sollers, 1981, p. 14), message qui n'est pas simplement économique ou politique, mais qui ouvre une voie à la critique nécessaire et systématique d'une société occidentale vieillissante et usée. Dans ce contexte, toutes les forces intellectuelles agissantes sont sollicitées, y compris l'art, la littérature et même l'écriture.

Notre étude s'appuie sur un événement précis, à savoir le voyage en Chine de Sollers, Kristeva, Pleynet et Barthes organisé par les autorités chinoises pendant trois semaines (11 avril – 3 mai 1974). À l'aide d'un corpus d'articles publiés par la revue *Tel Quel*, il s'agit de montrer comment la Chine de Mao, idéalisée par un discours idéologique, se transforme, sous les yeux des voyageurs, en un réel théâtralisé que le peuple chinois est obligé de mettre en scène.

1. L'écriture au service de la révolution

Le voyage en Chine du groupe Tel Quel s'inscrit dans un contexte où les jeunesses occidentales font émerger des phénomènes de contre-culture destinés à ériger de nouveaux modes de vie. Ces mouvements de contestation constituent en soi des actes politiques qui visent à remettre en cause une société jugée vieillissante, et à vouloir mettre en œuvre un projet de vie doté de nouvelles valeurs humaines.

Autrement dit, les discours de contestation du XXe siècle produisent des critiques de la société capitaliste. Ces derniers se fondent sur un système idéologique qui crée des tensions entre *ce qui est* et *ce qui pourrait ou devrait être*, ce dernier prenant forme au sein d'un imaginaire social.

Dans le contexte de notre étude, le phénomène de contestation auquel nous faisons référence établit une critique du modèle capitaliste au profit du modèle communiste chinois présenté par Sollers et les intellectuels du groupe Tel Quel comme « ce qui devrait être ». Cependant, l'expérimentation de ce dernier ne repose que sur des productions littéraires, philosophiques et politiques, dont la revue *Tel Quel* se fait l'interprète et le porte-parole. En effet, dans les différents numéros de *Tel Quel*, publiés entre 1966 et 1974, les écrits révolutionnaires de Mao forment un corpus important

qui aide à construire les fondations d'un système politique idéal dont la suppression des classes sociales et la dictature du prolétariat sont les axes principaux.

> La libération du peuple tout entier de l'emprise des vieux clichés et des vieux dogmes exige encore de grands efforts et reste une tâche immense qui nous attend sur la voie de la transformation révolutionnaire.[1]

Selon Sollers, la révolution passe par l'écriture et le langage. C'est une « action textuelle » (Collectif, 1968, p. 3) qui fonde la stratégie révolutionnaire. Dans ce sens, Sollers rappelle la position du groupe Tel Quel qui consiste à « participer à la révolution de la pensée qui s'écrit » (Sollers, 1969b, p. IV). Un principe est établi : « écriture et révolution sont précisément homologues » (Sollers, 1969b, p. IV).

D'un point de vue historique, il faut rappeler que la Révolution culturelle en Chine, lancée par le président Mao, fait écho aux préoccupations intellectuelles des membres du groupe Tel Quel. L'un des premiers signes annonciateurs de l'engagement politique de Sollers en faveur du maoïsme apparaît dans *Théories d'ensemble* (1968) où il écrit : « Toute écriture, qu'elle le veuille ou non, est politique. L'écriture est la continuation de la politique par d'autres moyens » (Sollers, 1968, p. 78-79).

La recension des différents articles publiés dans *Tel Quel* et consacrés à la Chine à partir de 1966 montre que les questions de littérature, de poétique et d'écriture – spécifiques à la civilisation chinoise – sont posées comme prioritaires dans le débat d'idées. Les réflexions du groupe Tel Quel sacralisent la figure de Mao, emblématique d'une idéologie, mettant en cause la culture impérialiste. Pour Sollers, Mao n'est pas seulement un homme politique : il est aussi un poète, un homme de lettres et un calligraphe. Les membres du comité de rédaction de *Tel Quel* témoignent d'une fascination à la fois pour la poésie classique chinoise et pour celle du Grand Timonier. Sollers affiche volontiers son enthousiasme pour ce dernier, à la fois révolutionnaire et poète, incarnant l'idéal qui nourrit sa propre quête intellectuelle : « J'étais dans cette utopie, que je n'ai plus du tout maintenant, que la révolution du langage et la révolution dans l'action sont des choses qui doivent absolument marcher du même pas » (Sollers, 1981, p. 13).

Ainsi, la Chine, antithèse du monde occidental, devient une nouvelle source d'inspiration pour le groupe Tel Quel, qui magnifie une Chine à deux visages : la Chine ancienne en tant que référence nécessaire qui doit pouvoir participer au savoir occidental et la Chine révolutionnaire en tant que modèle efficace de révolte politique contre les systèmes soviétique et capitaliste. Cependant, la rhétorique révolutionnaire de Sollers se développe aussi dans le champ d'une écriture personnelle. Quand l'écrivain introduit des caractères chinois dans la trame de ses deux romans : *Drame* (1965) et *Lois* (1972), il assure que cette technique représente un acte révolutionnaire.

1. Exergue du n° 50 de la revue *Tel Quel*, été 1972.

Dès lors, la quête intellectuelle de Sollers s'inscrit dans un rapport Orient-Occident où, pour reprendre ses termes, se produit « une sorte de déferlement très étrange dont on pourrait dire que, plus ou moins mythologiquement, le centre se trouvait en Chine » (Sollers, 1981, p. 14), soit le sens même de la quête des telqueliens qui, partant de la littérature occidentale, investissent peu à peu la langue et l'écriture chinoises sous leurs formes les plus diverses. Dès lors l'activité intellectuelle autour de la revue *Tel Quel* vise, en priorité, à transformer le monde selon le mode de la théorie :

> La théorie est totalisante, elle n'est pas théorie d'un objet particulier, elle donne une clé générale d'explication anthropologique, économique, symbolique du monde. Elle traite 'ensemble' les sciences humaines. (Jenny, 2008, p. 185)

De fait, c'est en prenant appui sur des connaissances de plus en plus approfondies de la civilisation chinoise que la transformation du monde est pensée selon le mode de la révolution. Ce qui explique qu'en 1974, Sollers puisse s'exclamer : « Le vent d'est l'emporte sur le vent d'ouest » (Sollers, 1981, p. 14).

2. Théâtralisation du tourisme idéologique à la chinoise

Le voyage en Chine symbolise un passage direct de la théorie au réel chinois. Dès leur arrivée, une relation ambiguë s'instaure entre les hôtes chinois et leurs invités.

En effet, le périple est organisé par l'Agence Internationale du Tourisme dénommée la Luxingshe, créée en 1954[2] dans le but d'organiser les voyages des étrangers occidentaux en Chine, placés sous la responsabilité du Ministère chinois des Affaires étrangères. En réalité, la Chine de Mao profite de cette nouvelle forme de tourisme idéologique pour mettre en avant les images d'une Chine communiste heureuse et paisible. L'écrivain Gilbert Padoul note que « quand on voyage en Chine on a rarement l'impression de se trouver dans un pays totalitaire pur et dur » (Padoul, 1974, p. 994). Le tourisme politique, comme celui qui s'est développé naguère en U.R.S.S., s'impose comme un outil de propagande au service de la nouvelle Chine communiste, où tout visiteur étranger peut cacher un éventuel « espion », d'où la méfiance des Chinois à leur égard. À cet effet, la Luxingshe met en place un dispositif qui consiste à mobiliser des travailleurs dans les usines, les écoles, les universités et les comités d'habitants des quartiers ; ces derniers sont obligés de participer à un comité d'accueil des visiteurs. Ils doivent apprendre par cœur des discours et des slogans révolutionnaires

2. Au début des années 1950, les autorités chinoises expulsent les résidents étrangers hors de Chine. Dans le même temps, les Chinois sont, eux aussi, privés de la liberté de voyager à l'étranger. Cependant, cette fermeture des frontières n'est pas tenable et certains membres du Parti communiste chinois comprennent qu'il faut revoir ces dispositifs concernant les relations de la Chine avec les États étrangers. C'est la raison pour laquelle, en mai 1954, est fondée l'Agence internationale du Tourisme, la Luxingshe.

standards qu'ils vont réciter devant les groupes de visiteurs étrangers. La Luxingshe définit elle-même les questions qui peuvent être posées et les réponses que doivent formuler les employés[3].

Le programme quotidien de visites, sur des sites historiques ou industriels assorties de déplacements dans différentes villes en bus, ou en train ou en avion, doit scrupuleusement être respecté par les voyageurs et l'équipe de guides et d'interprètes qui les accompagnent nuit et jour. L'écrivain Marcellin Pleynet écrit que le programme « déjà très organisé ne laisse pas grande place à l'initiative » (1980, p. 27). À ce propos, le chercheur François Hourmant souligne le caractère disproportionné entre l'immense territorialité de la Chine et le périmètre limité dans lequel peuvent circuler les « forçats du tourisme politique » (2000, p. 128).

Les accompagnateurs exercent une vigilance sans répit sur les intellectuels français. À chaque déplacement, ces derniers sont accueillis par un petit groupe de Chinois composé du secrétaire du Parti Communiste Chinois (PCC) de la commune populaire, du vice-président du Syndicat ou le responsable de l'usine, accompagnés de quelques-uns de leurs subordonnés. Ce sont les seules personnalités chinoises rencontrées par les voyageurs français, mais, encore une fois, les échanges sont limités et dépendent de la bonne volonté de l'interprète qui ne traduit que ce qu'il veut bien traduire[4]. De même, les hôtes chinois veillent à ce que les touristes français ne soient jamais au contact de la population chinoise. Barthes écrit qu'ils sont « vraiment bouclés dans ce wagon spécial (bleu, dentelles et thermos) : pas le droit d'aller prendre une bière au wagon-restaurant qui est à côté et vide, on [la leur] l'apporte ; et il faut se faire ouvrir les chiottes chaque fois qu'on veut pisser » (2009, p. 111). L'écrivain raconte leur visite à l'Université de Shanghai : « on n'a pas voulu nous faire venir à l'Université en nous expliquant qu'on verrait des bibliothèques, des laboratoires : "sans intérêt", "on n'est pas venu en Chine pour ça" ! » (2009, p. 72). Pleynet se plaint de la lourdeur de ce programme qui supprime flâneries et promenades ; il décrit des conditions de voyage difficiles qu'il résume de cette façon : « il y a beaucoup à voir et d'abord évidemment ce que l'on ne nous laissera jamais voir ici » (1980, p. 33).

Ainsi, à la gare de Shanghai, les voyageurs français découvrent avec stupéfaction qu'on fait « évacuer soudain une des entrées de la gare pour [les] laisser passer. [Ils ont] un compartiment réservé dans un wagon de première classe… » (Pleynet, 1980, p.49). À bord d'un train assurant la liaison entre Shanghai et Nankin, ils sont placés « dans un wagon privé et d'un luxe désuet » (Pleynet, 1980, p. 50). Puis, dans un autre train entre Nankin et Luoyang, ils constatent qu'un wagon de luxe leur

3. Par exemple, les Chinois doivent affirmer que la Grande Révolution en Chine est « nécessaire », qu'il est « profitable » pour les cadres chinois d'aller à la campagne pour leur rééducation, et que le salaire perçu par chaque Chinois est « suffisant » pour soutenir la famille. La seule question posée par un étranger, à laquelle un Chinois peut répondre librement, est la suivante : « Votre famille se compose de combien de personnes ? ».

4. Même dans les lieux publics, tels que le cinéma, le théâtre ou le restaurant, des places isolées du public sont réservées aux membres du groupe.

est réservé, une « sorte de wagon-lit, dont chaque compartiment comporte quatre couchettes » (Pleynet, 1980, p. 67). Autrement dit, les voyageurs « sont invités tout à la fois au voyage et à taire leurs désaccords » (Hourmant, 2000, p. 202). Compte tenu de ces différents éléments, ceux-ci n'ont pas d'autres choix que de se soumettre à un encadrement puissant et autoritaire géré par les « officiels du PCC » (Pleynet, 1980, p. 33) en charge de l'accueil des étrangers devant qui ils récitent un discours de propagande destiné à mettre en valeur les grandes transformations de la Chine communiste. Le filtre idéologique du discours prononcé par le personnel chinois vise principalement à fausser la réalité du pays visité. Ce dispositif particulier participe à une présentation de la Chine en « trompe-l'œil », dont l'unique objectif est de maquiller les réalités chinoises.

Selon Hourmant, ce dispositif permet aux autorités de créer un monde irréel avec « une politique des lieux » et « un certain nombre d'acteurs » (2000, p. 130) (c'est-à-dire les personnes choisies pour la mise en scène de l'accueil, à chaque étape du voyage). Le tout constitue un moyen efficace pour créer l'illusion d'une société heureuse. À travers ce phénomène de théâtralisation orchestré par la mise en scène des lieux visités, on remarque que la nouvelle Chine est illustrée non seulement par les grandes entreprises, mais aussi par des sites emblématiques du communisme chinois comme la Maison du Parti Communiste chinois. La théâtralisation concerne aussi la Chine ancienne, symbolisée par la Cité interdite et la Grande Muraille.

La théâtralisation repose sur un dispositif bien réglé. Ainsi, le cérémonial à l'entrée des lieux visités peut être interprété comme une caricature de la volonté des autorités chinoises de falsifier les réalités : on installe des tableaux et des banderoles portant des messages comme « Bienvenue à *Tel Quel* » (Barthes, 2009, p. 32) ; les membres du groupe sont reçus partout par des applaudissements chaleureux. En fin de compte, le protocole des visites organisées et des rencontres avec les Chinois vise essentiellement à donner une image parfaite de la Chine communiste grâce à une « savante gestion des émotions » (Hourmant, 2000, p. 160). À travers cette mise en scène, le voyage en Chine se transforme en une sorte de circuit se déroulant à l'intérieur d'un théâtre fermé qui devient un « univers artificiel » (Hourmant, 2000, p. 128) de la Chine. Autrement dit, les conditions de voyage que nous venons de décrire composent une Chine fictionnelle qui s'oppose à la Chine idéalisée par les voyageurs.

Au retour de Chine, l'éditeur François Wahl, qui a accompagné les intellectuels français en Chine, publie cinq articles dans le journal *Le Monde*, réunis sous le titre générique « La Chine sans utopie », dans lesquels il analyse la soviétisation du puissant développement industriel du pays. Il déplore un manque de créativité de la révolution chinoise. Il met en garde sur le fait qu'une « révolution qui ne crée pas sa culture emprunte, sans le savoir, celle des autres » (Whal, 1974, p. 8). Il s'agit d'une révolution ratée qui génère une menace, celle « du retour du capitalisme » (1974, p. 8). La « précipitation vers l'occidentalisation » (p. 8), que prédit Wahl à la fin de son compte rendu, est le point nommé de la Chine sans utopie. Ces articles, interprétés par le comité de rédaction de la revue *Tel Quel* comme un acte de « trahison »

de la part de François Wahl, donnent matière à penser au sujet d'une articulation entre les concepts d'idéologie et d'utopie.

3. Idéologie et utopie

En effet, l'idéologie met en jeu la notion d'utopie même si le lien entre l'une et l'autre n'est pas facile à prouver, comme le montre la thèse de Michel Guertin. Selon le philosophe et sociologue Julien Freund (1921-1993), l'utopie ne désigne pas un simple exercice de style littéraire destiné à mettre en forme la « cité idéale ». Au contraire, elle

> […] entre dans le domaine des représentations collectives des groupes, capable qu'elle est de rassembler une communauté autour du projet qu'elle propose […]. Du plan de l'imaginaire individuel, l'utopie passe dans l'imaginaire collectif, c'est-à-dire dans les croyances et les représentations du monde à venir. (Freund, 1978, p. 80)

Dès lors, la frontière entre idéologie et utopie s'avère très réduite. Le philosophe allemand Mannheim (1893-1943) est le premier à avoir réfléchi au rapport entre idéologie et utopie en posant le problème de la nature de la réalité. Sur ce point, l'approche du philosophe français Ricœur (1913-2005) tente d'apporter un éclairage complémentaire : il montre que l'idéologie, dès lors qu'elle est considérée comme « crédible », devient légitime (Guertin, 1999, p. 78). Dans ce sens, utopie et idéologie peuvent être appréhendées comme « deux types de représentation en opposition mais dialectiquement nécessaires » (Guertin, 1999, p. 107).

Dans le contexte de notre étude, il faut poser le constat que Sollers, Kristeva et Pleynet veulent la Révolution ; ils pensent la Révolution et c'est au pays de Mao qu'ils sont convaincus de rencontrer la vraie Révolution. Leur « rêve chinois » prend forme à travers un discours politique qui s'oppose au capitalisme occidental. Ainsi, « l'expérience chinoise » est interprétée par les membres du Comité de rédaction de la revue *Tel Quel* comme désignant le seul remède au désarroi de l'homme du XXe siècle. Mais si l'écriture de Sollers déploie des ramifications « dans le tissu symbolique chinois » (Sollers, 1981, p. 11), elle tente aussi d'interpréter le monde en se référant à des images de la Chine ancienne : il apparaît que le rêve chinois se heurte inexorablement au réel de la Chine qu'ils n'avaient pas imaginé.

En 1981, Sollers reconnaît avoir accepté ce voyage en Chine en raison d'« une vision romantique » (Sollers, 1981, p. 13) qui l'habitait à cette époque. En 1996, Kristeva explique avoir fait ce voyage en raison de « notre utopie à nous »[5]. Sollers et Kristeva, qui n'ont jamais écrit le récit du voyage en Chine de 1974, tentent de légitimer le périple sous l'effet d'une représentation imaginaire du modèle communiste chinois.

5. Il s'agit d'une version enregistrée de l'entretien de Julia Kristeva avec Shan Bensonen sur Antonin Artaud en 1996. URL : https://www.youtube.com/watch?v=pKrYtnNAVXI

Le concept de l'utopie serait alors un alibi pour esquiver les critiques. Or, il faut admettre que l'adhésion des membres du groupe Tel Quel au communisme chinois illustre les pièges contenus dans le rêve chinois.

Le piège est double : non seulement les intellectuels du groupe Tel Quel se sont enfermés dans la théorie de la Révolution culturelle, mais ils n'ont jamais pu appréhender le réel chinois. En outre, leur rhétorique idéologique n'a eu de cesse d'amplifier la sacralisation de la personnalité de Mao au point d'effacer des dénominations essentielles comme « peuple » ou « masses populaires ».

Force est de constater que le principe de la réalité chinoise est mis en œuvre, non pas par le groupe Tel quel mais par Ye Jianying, vice-président de la Chine populaire, à l'occasion du XII[e] Comité central du Parti communiste chinois. En effet, en 1982, soit six ans après la mort de Mao, ce haut dignitaire du Parti communique pour la première fois des chiffres officiels concernant les victimes de la Révolution culturelle :

> 123 700 morts dans les conflits armés des différents camps ; 2 500 000 cadres ayant subi des séances publiques d'autocritique et de critique, dont 302 700 d'entre eux ayant été emprisonnés et 115 500 décédés ; 4 810 000 citadins ayant été considérés comme des anti-révolutionnaires, des ennemis déguisés, des révisionnistes, des réactionnaires académiques, dont 683 000 sont morts de façon « anormale ». À la campagne, 5 200 000 propriétaires fonciers et paysans riches ont été persécutés avec leurs familles, donc 1 200 000 sont morts ; 113 000 000 de Chinois ont subi des persécutions politiques à différents niveaux, dont 557 000 sont disparus. (Yang, 2013, p. 17)

Le journaliste Jisheng Yang, historien de la Révolution culturelle, analyse le projet de Mao qui vise à créer « une nouvelle société […] où il n'existe plus de différence entre la ville et la campagne, entre l'ouvrier et le paysan, entre le travailleur manuel et l'intellectuel : tous les opprimés sont égaux sur le plan politique, économique et culturel » (2013, p. 4), sachant que le principe de « la lutte des classes », menée sous différentes formes au cours des dix années de la Révolution culturelle, est constituée d'un ensemble de mesures prises pour « dégager le chemin et réaliser son Utopie » (p. 4).

Autrement dit, la Révolution culturelle est un piège dans lequel le groupe Tel Quel a perdu son âme : la vie culturelle a disparu, il n'existe plus que 46 maisons d'édition en Chine, dans lesquelles on ne publie plus que les œuvres de Marx, Engels, Lénine, Staline et Mao, ou celles des écrivains révolutionnaires comme Lu xun (Mo et He, 2014). Les luttes contre « les quatre vieilleries »[6] menées par les Gardes rouges à partir du 1966 visent à censurer, confisquer et brûler les ouvrages de littérature chinoise et étrangère. Celles-ci sont considérées comme des « herbes vénéneuses ». Dans ce contexte de répression, tous ceux qui lisent ou font lire les livres interdits seront punis sans pitié (Zhu, 2014).

6. Les quatre vieilleries désignent *les vieilles idées, la vieille culture, les vieilles coutumes et les vieilles habitudes.*

Le groupe Tel Quel n'a pas dénoncé le « goulag chinois » et n'a pas condamné la dictature du PCC. Ce n'est qu'en 1981 que Sollers avoue (enfin) que « la Révolution culturelle est une époque terrible pendant laquelle tout le monde a été persécuté, les artistes, les intellectuels » (1981, p. 15). Cette impossibilité à produire un discours de vérité sur la nature autoritaire du système communiste chinois laisse perplexe. Comme nous l'avons déjà indiqué, les articles idéologiques publiés par la revue *Tel Quel* témoignent d'une fascination ambiguë de Sollers pour la personnalité de Mao. À juste titre, Yang rappelle la stratégie de Mao : « d'un côté […] le Grand timonier […] de l'autre, des masses dépourvues du sens de l'intérêt personnel et qui font tout pour réaliser l'utopie maoïste […]. Voici la relation entre le dirigeant et le peuple dans un système totalitaire » (2013, p. 11).

En 1976, Mao meurt. La même année, le groupe Tel Quel renonce au maoïsme. L'utopie chinoise finit par s'effacer des mémoires.

RÉFÉRENCES

Balestrini, N. et Sanguineti, E. (1972). L'Opéra de Pékin. *Tel Quel*, *48/49*, 156-165.

Barthes, R. (2009). *Carnets du voyage en Chine*. Paris : Seuil.

Collectif. (1968). La Révolution Ici Maintenant. *Tel Quel*, *34*, 3-4.

Freund J. (1978). Utopie et violence. Paris : Éditions Marcel Rivière et Cie.

Guertin G. (1999). La contestation dystopique (étude sur les rapports entre l'utopie, l'idéologie et la dystopie). [Thèse de doctorat, Université du Québec à Trois-Rivières, Trois-Rivières, Canada]. http://depot-e.uqtr.ca/id/eprint/6638/

Hourmant, F. (2000). *Au pays de l'avenir radieux : Voyages des intellectuels français en U.R.S.S., à Cuba et en Chine populaire*. Paris : Aubier.

Jenny, L. (2008). *Je suis la révolution : histoire d'une métaphore, 1830-1975*. Paris : Belin.

Mo, W. et He, Q. (2014, 8 février). Chronique de la restauration de l'édition de livres au milieu et à la fin de la Révolution culturelle. *People's Daily Online*. https://bit.ly/3DPra4T

Padoul, G. (1974). Chine 74 : des modèles aux problèmes. *Esprit*, *436*, 985-998.

Pleynet, M. (1980). *Le voyage en Chine : Chroniques du journal ordinaire 14 avril-3 mai 1974 – extraits*. Paris : Hachette.

Sollers, P. (1968). Écriture et révolution. Dans P. Sollers (dir.), *Théorie d'ensemble* (p. 61-80). Paris : Seuil.

Sollers, P. (1969a). Survol/Rapports (Blocs)/Conflit. *Tel Quel*, *36*, 3-17.

Sollers, P. (1969b). De quelques contradictions. *Tel Quel*, *38*, I-VIII.

Sollers, P. (1981). Pourquoi j'ai été chinois. *Tel Quel*, *88*, 11-30.

Whal, F. (1974, 19 juin). La Chine sans utopie – IV : Révolution culturelle ou occidentalisation ? *Le Monde*, 8.

Yang, J. (2013). Voie, théorie et système. Mes réflexions sur la Révolution culturelle. *Remebrance*, *104*, 2-23.

Zhu, D. (2015, 10 juillet). Livres interdits, lectures clandestines et autodidactes. *Sina Culture*. https://bit.ly/3zPfe0B

RÉSUMÉ : Ayant adopté une position pro-maoïste pendant les années 1970, Philippe Sollers part en Chine pendant 3 semaines en 1974 pour témoigner du grand succès de la Révolution culturelle (1966-1976). Selon l'écrivain, directeur de la revue *Tel Quel*, la révolution doit passer par l'écriture et par la théorie. Néanmoins, la Chine qu'il découvre durant le séjour semble s'éloigner de la Chine rêvée avant le départ… En s'appuyant sur des articles publiés par *Tel Quel*, notre étude cherche à montrer comment la Chine de Mao, idéalisée par un discours idéologique, se transforme en un réel théâtralisé que le peuple chinois est obligé de mettre en scène devant les touristes qui sont autorisés à visiter la Chine.

Mots-clés : voyage en Chine, utopie, Philippe Sollers, *Tel Quel*, tourisme idéologique

Sollers' journey to China (1974): the dreamt vs. the real China or the trap of utopia

ABSTRACT: Having adopted a pro-Maoist position during the 1970s, Philippe Sollers went to China for three weeks in 1974 to witness the great success of the Cultural Revolution (1966-1976). According to the writer, director of the magazine *Tel Quel*, the revolution must be achieved through writing and theory. Nevertheless, the China he discovered during his stay seemed to be far from the China he had dreamt of before his departure… Based on articles published by *Tel Quel*, the paper seeks to show how Mao's China, idealized in ideological discourse, is transformed into a dramatized reality that the Chinese people are obliged to stage in front of the tourists allowed to visit China.

Keywords: journey to China, utopia, Philippe Sollers, *Tel Quel*, ideological tourism